

L'humour proustien

Farzaneh KARIMIAN

Université Shahid Beheshti

e-mail: karimian@yahoo.fr

Résumé

On continue encore à confondre allègrement l'humour, l'ironie, le comique, voire la satire, comme si les mots ne servaient qu'à trouver des équivalents, plutôt qu'à distinguer une variante particulière d'expression ou bien de disposition d'esprit.

Le présent article est consacré plus particulièrement à l'humour de Marcel Proust et tend à témoigner de cet aspect peut-être moins connu de l'œuvre proustienne, en ayant recours à des exemples divers, afin d'examiner le fonctionnement de l'humour dans *A la recherche du temps perdu*¹. L'étude du rôle de la sympathie dans ce domaine et l'impact de l'humour sur le style vont permettre de révéler le genre d'humour tendre et distrayant contenu dans ce roman.

Mots-clés: Humour, Humoriste, Sympathie, Pastiche, Sourire.

1. Nous allons appeler le roman proustien, tout au long du travail, *La Recherche*.

I. Introduction

Le mot “humour” n’a jamais cessé son flux et son reflux dans une mer d’incertitudes où toute nouvelle théorie n’est qu’une possibilité parmi d’autres. Certains critiques ont essayé d’apporter un éclaircissement dans ce domaine. D’autres ont qualifié cette tentative d’inutile et se sont justifiés en prétendant qu’ils ne voulaient pas reprendre une nouvelle “*tâche de Sisyphe*”(Autrand, 1978: 16).

Nous n’avons pas la prétention d’ouvrir un nouveau chapitre dans ce domaine, par ce travail. Nous nous proposons simplement, dans le présent article et dans les limites assignées, de rapporter quelques définitions de l’humour et de choisir celle qui convient mieux à notre sujet. Notre objectif est plus particulièrement de cerner l’humour d’un des plus grands écrivains du XX^e siècle, Marcel Proust, en choisissant quelques extraits de *La Recherche*, où l’humour se manifeste à travers les sentiments de l’auteur envers ses personnages mais aussi dans son style.

II. Vers une tentative de définition

En dépit des définitions proposées pour la notion d’humour, par les critiques, celle-ci reste imprécise. Tel est l’avis de Michel Autrand qui annonce: “*Puisque l’humour n’a pu être défini, renversons cet échec en le définissant comme indéfinissable*” (*Ibid.*). Selon Robert Escarpit, la difficulté réside dans les limites de ce qui sépare l’humour de l’ironie: “*On découvrirait sans doute, en cherchant bien, d’indiscutables humours que rien ne distingue [...] de l’ironie, sinon une fugitive et indéfinissable nuance. On trouverait aussi des humours sans ironie. C’est là un domaine vague, où les frontières sont imprécises et où les mots sont trompeurs*” (Escarpit, 1960:127). Quant à Jean Sareil, il se demande: “*Qu’est-ce que l’esprit, l’humour, la satire, l’ironie ? [...] le fait que ce vague, cette absence de définition, se retrouvent non seulement en français, mais en anglais, en*

allemand, en italien, etc. montre assez que la difficulté n'est pas au niveau de la langue et du vocabulaire mais du sujet même"(Sareil, 1984: pp.14-15). Ensuite il cite respectivement F.Baldensperger et M.Riffaterre à ce propos: "*il n'y a pas d'humour, il n'y a que des humoristes*", et rapporte également que "*les spécialistes de l'histoire et de l'esthétique ont du mal à s'accorder sur une définition de l'humour [...] l'humour n'a pas de types, de thèmes ou de motifs qui ne soient qu'à lui...*"(Ibid.)

Toutefois il est indispensable pour notre travail de trouver une définition particulière qui nous permettrait d'éclairer, en partie du moins, l'univers paradoxalement obscur de l'humour. En renchérissant sur les affirmations de Taine¹(Escarpit, 1960: p. 66) et surtout de Max Jacob²(Ibid.: 69), nous pouvons considérer l'humour comme une plaisanterie et un jeu de l'humoriste, étroitement en rapport avec la nature de ce dernier, voire sa vision, mais dégagée de toute méchanceté. Il cherche alors en premier lieu à amuser tout le monde tandis qu'il affecte d'être sérieux.

Pareil à tout humoriste, Marcel Proust vise à distraire son lecteur par le biais du rire ou du sourire; ce qui nous permet d'affirmer avec Michel Autrand: "*pour qu'il y ait humour, il faut qu'il y ait rire*" (Autrand, 1978: 19), du rire franc au plus inaperçu, un vif éclat de l'œil ou même une sorte de détente qui dénoue les nerfs... Grand rieur et parfait joueur³, l'auteur de

-
1. Selon Taine, cité par R. Escarpit, l'humour est "*la plaisanterie d'un homme qui, en plaisantant, garde une mine grave*".
 2. D'après M. Jacob, encore cité par Escarpit, l'humour consiste dans "*une étincelle qui voile les émotions, répond sans répondre, ne blesse pas et amuse*".
 3. Voir à ce propos la correspondance proustienne ou le témoignage de ses amis et de ses critiques. Par exemple Léon Daudet qui affirme "*Marcel Proust pouvait être plus gai que personne et son rire était communicatif*", *Autour de soixante lettres de Marcel Proust*, Gallimard, Paris: 1928, p. 31 ; ou bien Anna de Noailles qui regrette la perte de son ami souriant quand elle se souvient de →

La Recherche s'abandonne librement, dans ce domaine, à toute forme de divertissements: des jeux de surprise, de multiplicité, d'incongruité, etc. Certes de tous ces éléments et de leur combinaison la disposition intérieure et le point de vue restent la quintessence¹. C'est justement pour cette raison que l'on étudiera l'humour de l'auteur dans son roman, en particulier lorsqu'il s'attache à son narrateur ou autres personnages sympathiques, créant ainsi des scènes où se manifeste mieux l'humour proustien, cet habile mariage de drôlerie ludique et d'air grave.

III. L'humour proustien et sa relation à la sympathie

Il est vrai que l'évocation de la sympathie peut nettement se distinguer de l'humour. Nombreux sont les livres où règne ce sentiment sans qu'il ait une portée humoristique. Or, dans *La Recherche*, la sympathie, cet épanchement de tendresse, joue un rôle essentiel dans l'apparition de l'humour et parsème les pages du roman. Proust tente de tempérer les moqueries par l'attendrissement ou l'estime. Son œuvre s'auréole ainsi

← son "rire joyeusement narquois", *Hommage à Marcel Proust*, n°112 de la N.R.F., Gallimard, Paris: 1^{er} janvier 1923, p. 20. Quant aux critiques on peut citer l'affirmation de J.-Y. Tadié: "*Tantôt La Recherche est l'un des romans les plus drôles que connaisse notre littérature [...] cette forme d'humour, à susciter cette qualité de sourire et de rire...*", *Proust*, Les Dossiers Belfond: Paris, 1983, p. 76 ; ou encore celle de Paul Claudel qui rend hommage à Proust, à "*ce côté artistique, ce côté humoristique qu'il y a chez lui*", *Mémoires improvisés*, Gallimard, coll. "Idées", Paris: 1969, p. 350.

1. C'est en nous référant aux origines anglaises du terme que nous insistons sur cette forme de gaieté qui dépend de la disposition "de sang" et "d'esprit", selon Mme de Staël. En consultant la définition de l'humour dans l'*Encyclopedia Britannica*, sous la rubrique de l'humour, on lira: "see fluid" et "see wit". Le mot suit par conséquent une piste historique avec la définition de "fluide", liée à l'humeur, et une autre plus théorique, en rapport aux mécanismes de la pensée et de l'esprit. Pour en savoir plus en ce sens, voir R. Escarpit, *op.cit.*, pp. 5-6.

d'une indulgence et divertit son lecteur grâce à une suite d'images aux couleurs tendres et gaies.

On aperçoit cet aspect essentiellement dans les premières parties où le narrateur retrace, sous le regard attentif de l'auteur, son enfance et son adolescence. Ainsi certains critiques y distinguent-ils une place privilégiée et "*un lieu d'élection de l'humour*"¹ proustien (Donzé, 1955: 52). C'est en ce sens que les descriptions du monde clos de Combray sont non seulement pittoresques, voire poétiques, mais surtout imprégnées d'affection, de drôlerie et transcrites par un narrateur aussi hilare que distant.

Si nous passons de Combray à un monde encore plus fermé, le milieu familial du héros, chez sa tante Léonie, on rencontre des passages similaires. Les événements de la vie familiale sont décrits par un auteur qui cherche à distraire son lecteur grâce à "*un sentiment, dans lequel le rire triomphal qui se gausse d'un mécompte ou d'une dégradation est tempéré et modifié par le mélange d'autres sentiments qui accordent à l'objet de l'estime, et plus spécialement de l'affection et de la sympathie*"² (Ibid.: 35). L'étude de *La Recherche* conduit à penser que dans la peinture du cercle de la famille, Proust met en valeur son talent d'humoriste par le biais des termes recherchés.

Tel est l'exemple des déjeuners du samedi chez la tante Léonie, servis une heure plus tôt que d'habitude. Ce repas inhabituel devient un "*lien national*" et une "*force de la solidarité*" puisque les personnages se le rappellent "*avec bonne humeur, avec cordialité, avec patriotisme*"³ (Proust, 1954, I: 110). Ce rite hebdomadaire illustre parfaitement le goût de l'humoriste pour l'emploi des hyperboles qui surgissent subitement et

1. Voir également à ce propos André Maurois, *A la recherche de Marcel Proust*, Hachette, Paris: 1949, pp. 239-40 et aussi L. Mansfield, *Le comique de Marcel Proust*, Nizet, Paris: 1952, pp. 179-80.

2. James Sully cité par R. Donzé.

3. Toutes nos références renvoient désormais à la même édition.

égaient son récit.

Il en va de même lorsque la famille se réunit dans le jardin où elle attend depuis la veille les visites quasi périodiques de Swann, le voisin de Combray. L'humour se place dans la réaction de surprise des personnages face aux *“deux coups hésitants de la clochette”*: *“On savait que c'était Swann ; néanmoins tout le monde se regarda d'un air interrogateur”* (*Ibid.*: 23). Chacun se plonge aussitôt dans sa manie, décrite amplement et d'une manière humoristique: la grand-mère, sous prétexte de lui ouvrir, va se promener dans le jardin et y mettre de l'ordre ; le grand-père s'impatiente de l'arrivée de Swann pour lui parler des mondanités, et le père du héros se prépare à bombarder le voisin de questions sur le temps, le baromètre et la météorologie.

Le souci du temps et du baromètre de ce dernier va par la suite préoccuper aussi le héros adolescent, lors de ses sorties aux Champs-Élysées, dont dépend la rencontre avec Gilberte, la fille de Swann ; ou bien plus tard à Balbec, quand il attend l'apparition de la bande des jeunes filles sur la digue. Le narrateur avoue lui-même à ce propos sa similitude avec son père et ajoute encore qu'il devient plus maniaque que lui: *“...je ressembl[ais] avec exagération à mon père jusqu'à ne pas me contenter de consulter comme lui le baromètre, mais à devenir moi-même un baromètre vivant”* (*Ibid.*, III: 79). Cette ressemblance avec les parents ou les membres de la famille, cet attendrissement du narrateur à leur égard, joints à la drôlerie, à l'esprit vif de l'auteur, témoignent d'un humour inexpugnable un peu à la Cervantès. Bien que le narrateur désigne le malaise de son héros devant les manies de sa famille, dont il est victime lui-même à son tour¹, il n'hésite pas à recourir à un ton plaisant pour en témoigner. En effet, comme l'affirme Freud, *“l'humour est un moyen d'obtenir le plaisir en dépit des*

1. Rappelons également en ce sens l'origine grecque du mot “sympathie” qui signifie souffrir ensemble.

affects pénibles qui le perturbent...” (Freud, 1969: 399). Le regard rétrospectif du narrateur adulte sur sa jeunesse ne nous paraît alors assombri ni par la cruauté, ni par le mépris, ni par l’indignation. C’est le regard d’un complice plein de tendresse et de malice: celui d’un humoriste. Proust sait de prime abord voir les problèmes de ses protagonistes, s’y attarder, s’en écarter, s’y complaire. Ensuite, il fait de sa sympathie et de sa drôlerie un mariage heureux pour peindre son héros, sa famille et quelques autres. Enfin, la présence d’un enfant ou d’un adolescent, personnage naïf par excellence, facilite l’apparition de l’humour dans les premiers volumes. Sans expérience, il fait attention à tout ce qui se passe autour de lui, remet en question l’univers codifié et établi des adultes: l’attitude qui correspond en grande partie à celle des humoristes. Autrement dit, l’heureux échange entre les deux “moi” et le dédoublement du “je” favorisent l’éclosion du talent humoristique du narrateur.

Serein et amusé, celui-ci laisse revivre dans le roman les “erreurs charmantes de [s]a jeunesse” (Proust, 1954, I: 19). Il prend un grand plaisir à retrouver, avec son point de vue désillusionné d’aujourd’hui, son émoi d’autrefois. Il existe presque toujours alors un regard leurré et un autre lucide appartenant au “je” du narrateur adulte ou de l’auteur même. Toutefois ce genre d’humour ne se limite pas seulement à l’inexpérience du héros due à sa jeunesse, ni uniquement aux premières parties de *La Recherche*. Il lui arrive de se juger aussi en pleine maturité, et de la même façon: prenons l’exemple du “Temps retrouvé”, à la matinée de la princesse de Guermantes où presque tous les personnages se réunissent pour la dernière fois, mais déguisés par l’âge. Le narrateur, qui grossit et caricature les traits caractéristiques des vieillards à la réception, ne s’aperçoit apparemment pas des ravages du temps sur lui-même. Aussi lorsque Gilberte de Saint-Loup -la fille de Swann et la femme de son ami- l’invite à dîner, il commet une charmante erreur en répondant:

“*Si vous ne trouvez pas compromettant de venir dîner seule avec un jeune homme*, j’entendis que tout le monde autour de moi riait, et je m’empressai d’ajouter: *‘ou plutôt avec un vieil homme’*. Je sentais que la phrase qui avait fait rire était de celles qu’aurait pu, en parlant de moi, dire ma mère, ma mère pour qui j’étais toujours un enfant. Or je m’apercevais que je me plaçais pour me juger au même point de vue qu’elle. Si j’avais fini par enregistrer, comme elle, certains changements, qui s’étaient fait depuis ma première enfance, c’était tout de même des changements maintenant très anciens. J’en étais resté à celui qui faisait qu’on avait dit un temps, presque en prenant de l’avance sur le fait: *‘c’est maintenant presque un grand jeune homme’*. Je le pensais encore, mais cette fois avec un immense retard. Je ne m’apercevais pas combien j’avais changé. Mais au fait, eux, qui venaient de rire aux éclats, à quoi s’en apercevaient-ils ?” (Ibid., III: 931-32)

Dans cet extrait, c’est le narrateur qui, malgré son âge avancé devient naïf, se trompe, et, c’est l’assistance qui le dégrise par son rire ; l’humour se place en particulier après coup dans les commentaires du narrateur.

Si nous avons tant insisté dès le début sur l’idée de la sympathie dans la genèse de l’humour, c’est parce que Proust nous conditionne par le biais de ses sentiments et son regard filtre le nôtre. L’humour est souligné en outre par son enracinement individuel chez l’écrivain, et son apparition rappelle à tout moment la présence de l’humoriste.

Enfin le simple pronom personnel “je” repose sur l’agrément de l’incertitude qui semble être voulue par l’humoriste: où sommes-nous exactement ? Avec le personnage-narrateur, ou bien plus important encore, avec l’auteur ? Michel Autrand déclare à ce propos que c’est l’ingéniosité d’un écrivain, “à se perdre et à nous perdre qui nous assure en souriant de la toute puissance salvatrice de son humour” (Autrand, 1978: 176). Ce “je”, ce “moi parodié”, semble cacher non seulement un dédoublement mais surtout une multiplicité de regards qui permet à Proust de juxtaposer diverses réflexions, et une multiplicité de personnes, y compris son lecteur. En fait,

l'humoriste joue ce jeu pour créer une complicité avec nous, puis nous invite à sourire tour à tour des personnages, du narrateur, voire de lui-même ; nous n'avons plus qu'à nous moquer de nous-mêmes. Reste à repérer les principes et les règles de ce jeu humoristique pour mieux le saisir.

IV. Les reflets de l'humour dans le style

Il est indispensable de signaler de prime abord que lorsque nous parlons de l'aspect plaisant du style, ce n'est guère pour évoquer les procédés spécifiquement propres à l'humour. Si nous parlons cependant de ces reflets, c'est parce que l'auteur de *La Recherche*, humoriste plutôt de nature que de profession, n'invente pas de nouvelles techniques, mais il emploie celles qui lui sont chères – qui permettent d'appliquer plus aisément ses talents et de traduire le mieux son point de vue humoristique – à savoir les pastiches.

Les pages du roman proustien nous révèlent l'importance de l'imitation et de sa portée ludique dans le domaine de l'humour. Toujours selon les témoignages de ses amis, dans toutes les conversations, les sorties et les fréquentations, Proust ne restait qu'un simple observateur et auditeur. Au retour, en revanche, il faisait ses "numéros" (Bardèche, 1971: 337) en privé et s'en réjouissait énormément. Ainsi ce talent se manifeste-t-il dans *Pastiches et Mélanges*. Cet ouvrage n'est pas tellement le lieu de démonstration du talent humoristique de Proust ni de sa création littéraire puisqu'il le considère essentiellement comme de la critique. Mais n'oublions point que cet objectif sérieux de critique est paré de son aptitude au divertissement. Le livre possède donc aussi une dimension ludique et une fonction distrayante: le pasticheur se glisse entièrement dans le style de chacun des auteurs, qu'il admire par ailleurs et pour qui il éprouve de la sympathie. Cela revient à dire que nous pouvons déjà y trouver les traces de l'humoriste. Il en est de même pour les signes du pastiche dans *La Recherche* comme l'affirme Jean Milly: "Il n'en reste pas moins que, pendant toute la vie de

*Proust, la tendance au pastiche et la volonté créatrice ont été en dialogue...*¹ (Milly, 1970: 50). L'exemple qui nous intéresse davantage à ce sujet puisqu'il témoigne de la présence de l'humoriste, est celui d'Albertine et son discours pour ainsi dire littéraire sur les glaces:

*“Ce que j'aime dans ces nourritures criées, c'est qu'une chose entendue comme une rhapsodie change de nature à table et s'adresse à mon palais. Pour les glaces (car j'espère bien que vous ne m'en commanderez que prises dans ces moules démodés qui ont toutes les formes d'architecture possible), toutes les fois que j'en prends, temples, églises, obélisques, rochers, c'est comme une géographie pittoresque...”*²(Proust, 1954, III: 129)

Rien que la première partie de cette citation nous fait penser au passage de la petite Madeleine³ (*Ibid.*, I: 45). Ce brillant pasticheur qu'est Proust imite, en effet, non seulement le style de son narrateur⁴, mais aussi son propre style, ce qui répond à la pensée de Paul Stapfer sur les humoristes qui *“altèrent à cœur joie la beauté de leur œuvre, en dérangeant l'harmonie, en bouleversent les proportions, se livrent à des écarts de toute sorte...”*⁵ (Donzé, 1955: 31). En outre, c'est une habitude plaisante de Proust que de se critiquer indirectement. L'envie d'auto-pastiche et l'esprit farceur de

-
1. Ajoutons que l'exemple le plus frappant des pastiches dans *La Recherche* reste indiscutablement le Journal inédit des Goncourt.
 2. C'est nous qui soulignons.
 3. *“...un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semble avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques [...] à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis...”*. C'est nous qui soulignons.
 4. Rappelons que le narrateur insiste sur sa grande influence sur le parler de sa compagne et le développement de l'intelligence de la jeune fille allant jusqu'à dire qu' *“elle est [s]on oeuvre”*. *Ibid.*, t. III, p. 129.
 5. Paul Stapfer cité par Roland Donzé.

l'humoriste, qui "*s'amuse à faire du Proust*" (Bouillaguet, 1992: 90), se servent de cette caractéristique du style pour inciter le sourire d'un lecteur averti. Autrement dit, le sourire fin dessiné sur nos lèvres est provoqué par le clin d'œil complice du romancier qui demande une participation active de la part de son public. Sans cette complicité, le don humoristique de l'auteur passe inaperçu.

Par ailleurs, les commentateurs et les critiques ont souligné la présence d'un rythme ternaire surtout pour les adjectifs dans *La Recherche*, ce qui signifie que le romancier utilise, selon son éducation classique, une triple épithète d'un ordre ascendant. On dirait en ce sens qu'il se plaît encore à se critiquer d'une façon parodique et savamment cachée en rapportant le parler de Mme de Cambremer. Le narrateur cite les triades de la marquise où les adjectifs sont cependant employés dans un ordre inverse et descendant. Cela fait que dans une lettre d'invitation, elle écrit au héros qu'à la rencontre de Saint-Loup elle a "*encore plus apprécié que jamais ses qualités 'uniques-rares-réelles'*", et que si le héros aussi voulait lui rendre visite et dîner à Féterne "*elle en serait 'ravie-heureuse-contente'*" (Proust, 1954, II: 946).

Le narrateur explique d'une façon assez drolatique ce "*diminuendo*" qui n'arrive à donner dans la deuxième et la troisième exclamation qu' "*un écho affaibli de la première*" (*Ibid.*). Il ajoute malicieusement: "*qu'il y eût seulement un quatrième adjectif, et de l'amabilité initiale il ne serait rien resté*" (*Ibid.*). Voilà comment Proust examine une habitude langagière de son personnage, mais adoucit son sarcasme en réalité par son humour en remettant en question son propre rythme ternaire et parodie plaisamment cet aspect de son style.

Grand joueur, l'auteur de *La Recherche*, avec son goût pour l'analyse et le commentaire, recourt également à d'autres moyens, pour véhiculer son humour, parmi lesquels on peut citer le cas de l'expression favorite du romancier, "comme si". Cette formule, abondamment employée dans le roman permet d'enrichir les faits d'une dimension supplémentaire ou de

comprendre les divers aspects d'un même fait. Ensuite - et c'est ce qui nous intéresse dans les limites de cet article -, elle véhicule la plupart du temps le sens de l'humour du romancier et révèle son sourire lucide au sujet d'une constatation malicieuse ou d'une incongruité humoristique. Enfin, elle établit une fois de plus une complicité étroite et heureuse entre l'humoriste et son lecteur. Pour mieux saisir cet aspect, voici quelques exemples dont le premier est extrait du *"Temps retrouvé"*:

"Je lui [Mme de Forcheville] dis bonjour, elle chercha quelque temps mon nom sur mon visage, comme un élève, sur celui de son examinateur, une réponse qu'il eût trouvée plus facilement dans sa tête. Je me nommai et aussitôt, comme si j'avais perdu grâce à ce nom incantateur l'apparence d'arbousier ou de kangourou que l'âge m'avait sans doute donnée, elle me reconnut et se mit à me parler". (Ibid., III: 950)

Si nous relisons cet extrait, nous remarquons que la proposition introduite par l'expression "comme si" cherche surtout à illustrer le sens de l'humour du romancier, à amuser son public. En d'autres termes, si nous supprimions cette partie, la phrase n'en souffrirait point, mais contrairement à la structure, l'aspect plaisant du contexte en serait fortement touché. Il est certain que pour accentuer les ravages du temps sur son protagoniste, Proust recourt à l'exagération, à l'hyperbole, et que, les modifications causées par la vieillesse, aussi catastrophiques qu'elles puissent être, n'auraient pu lui donner l'air d'un "arbousier" ou d'un "kangourou". Cela dit, pour autant que l'on connaisse Proust, on sait qu'il choisit des expressions favorites et des comparants saugrenus qui sont au moins susceptibles de provoquer le sourire de ses lecteurs.

Ce genre d'épisodes se répète fréquemment dans le roman où l'humoriste projette sur une petite formule amusante son goût pour animaliser ses personnages, notamment son personnage-narrateur. Aussi, à Combray, lorsque l'adolescent arrive-t-il enfin à réaliser son rêve d'écrire

sur les clochers de Martinville, nous remarquons un processus similaire:

“Je ne repensais jamais à cette page, mais à ce moment-là, quand, au coin du siège où le cocher du docteur plaçait habituellement dans un panier les volailles qu’il avait achetées au marché de Martinville, j’eus fini de l’écrire, je me trouvais si heureux [...] comme si j’avais été moi-même une poule et si je venais pondre un œuf, je me mis à chanter à tue-tête”. (Ibid., I: 182)

C’est avec un regard humoristique que Proust pare la première scène de la création artistique de son narrateur. Le passage commence par une proposition catégorique du protagoniste, mais l’humoriste ne tarde pas à dissiper ce sérieux en exposant la joie du débutant. A l’idée de se trouver à la place qu’occupaient habituellement les volailles, s’active la métonymie proustienne: l’idée de l’expression “*pondre un œuf*” n’est donc ni méchante ni dépréciative, mais tout simplement surprenante et humoristique.

Il conviendrait en dernier lieu de rappeler que l’emploi de l’expression, “comme si”, ne renvoie pas exclusivement au personnage-narrateur, mais également, dans d’autres situations, à d’autres personnages pour qui le héros éprouve de la sympathie. Cette petite formule orne plaisamment, parmi d’autres, le roman proustien. Elle traduit souvent l’envie incessante du romancier de provoquer le sourire de son lecteur et d’éviter la monotonie.

V. Conclusion

Tout au long de ce travail, nous avons tenté de montrer comment se caractérise l’humour proustien. Le don exceptionnel d’imitation et d’auto-pastiche accompagné d’autres moyens ou formules enrichissent humoristiquement *La Recherche*. La combinaison de différents talents du romancier et l’évocation de la sympathie forment l’essentiel de cette étude.

Par ailleurs, on a insisté sur la notion de point de vue et de regard rétrospectif du narrateur adulte sur un enfant ; cela donne non seulement

naissance à l'humour de Proust mais souligne également l'évolution du système d'évidences du héros. En d'autres termes, au-delà de ce stratagème ludique, le romancier cherche à nous laisser entrevoir une lueur subtile de philosophie en rappelant que rien n'est uni, figé, absolu ; tout est relatif. Comme pour Breton, "*l'humour est une révolte supérieure de l'esprit*"¹ (Escarpit, 1960: 69), une relativisation et une remise en question de la vie et de ses valeurs codifiées, un passage de la jeunesse ignorante et mondaine à la maturité lucide et littérairement engagée où les principes ne sont plus les mêmes².

Enfin, il paraît indispensable de signaler que l'aspect humoristique n'est pas accompagné chez Proust de scepticisme, du sentiment de l'absurdité³, de néant. C'est joyeusement qu'il laisse libre cours à son humour. Dans les passages que nous avons cités, nous ne trouvons guère de traces de cynisme ou de pessimisme à la manière d'autres humoristes du XX^e siècle.

-
1. André Breton cité par R. Escarpit. Il faut cependant rappeler que nous empruntons seulement cette expression à Breton et qu'en revanche, l'humour proustien n'a rien avoir avec "l'humour noir" de certains surréalistes.
 2. Une affirmation proustienne éclaire parfaitement cette notion: "*La jeunesse une fois passée, il est rare qu'on reste confiné dans l'insolence. On avait cru qu'elle seule existait, on découvre tout d'un coup, si prince qu'on soit qu'il y a aussi la musique, la littérature, voire la députation. L'ordre des valeurs humaines s'en trouve modifié...*", *Ibid.*, t. II, p. 403. Ajoutons également dans ce sens que plus le protagoniste s'approche de la maturité, moins son système de valeurs diffère de celui du narrateur. Sans vouloir prétendre l'absence de l'humour dans les dernières parties, comme cela a été auparavant dit, l'art de Proust semble quelquefois changer de forme et côtoyer plutôt l'ironie et la satire, notamment pour ceux qui n'inspirent pas au narrateur de la sympathie.
 3. L'humour proustien ne s'associe guère aux notions d'absurdité (le nonsense) et d'excentricité, développées au sein du comique anglais au XVIII^e siècle.

Bibliographie

1. AUTRAND, Michel, 1978, *L'humour de Jules Renard*, Paris: Klincksieck.
2. BARDECHE, Maurice, 1971, *Marcel Proust romancier*, Paris: Les Sept couleurs.
3. BOUILLAGUET, Annick, 1992, "Structures proustiennes de la description" in *La Revue des Lettres Modernes*, série Marcel Proust n 1, Paris.
4. CLAUDEL, Paul, 1969, *Mémoires improvisés*, Paris: Gallimard, coll. "Idées".
5. DAUDET, Léon, 1928, *Autour de soixante lettres de Marcel Proust*, Paris: Gallimard.
6. DONZE, Roland, 1955, *Le comique dans l'œuvre de Marcel Proust*, Paris: Victor Attinger.
7. ESCARPIT, Robert, 1960, *L'humour*, Paris: P.U.F., coll. "Que sais-je?".
8. FREUD, Sigmund, 1969, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris: Gallimard.
9. MILLY, Jean, 1970, *Les pastiches de Proust*, Paris: Armand Colin.
10. NOAILLES, Anna (de), 1923, *Hommage à Marcel Proust*, Paris: Gallimard, n°112 de la N.R.F., le 1^{er} janvier.
11. PROUST, Marcel, 1954, *A la recherche du temps perdu*, Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 3 vols.
12. SAREIL, Jean, 1984, *L'écriture comique*, Paris: P.U.F.
13. TADIE, Jean, Yves, 1983, *Proust*, Les Dossiers Belfond. d, Paris, 1971.
14. ———, *Marcel Proust*, Gallimard, Paris, 1996.